

Bibliothèque numérique

medic@

**Diday, Paul. Le Docteur Ariste Potton
: éloge historique / prononcé dans la
séance publique annuelle de la
Société de médecine de Lyon, le 26
février 1872, par le docteur P. Diday**

*Lyon : Extrait de "Lyon médical" , 1872.
Cote : 57587*

57587

57587

LE DOCTEUR

ARISTE POTTON

ÉLOGE HISTORIQUE

Prononcé dans la séance publique annuelle de la Société de médecine de Lyon,
le 26 février 1872,

PAR

LE DOCTEUR P. DIDAY,

Secrétaire général de la Société.

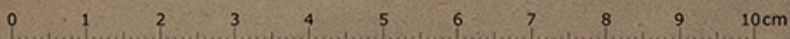


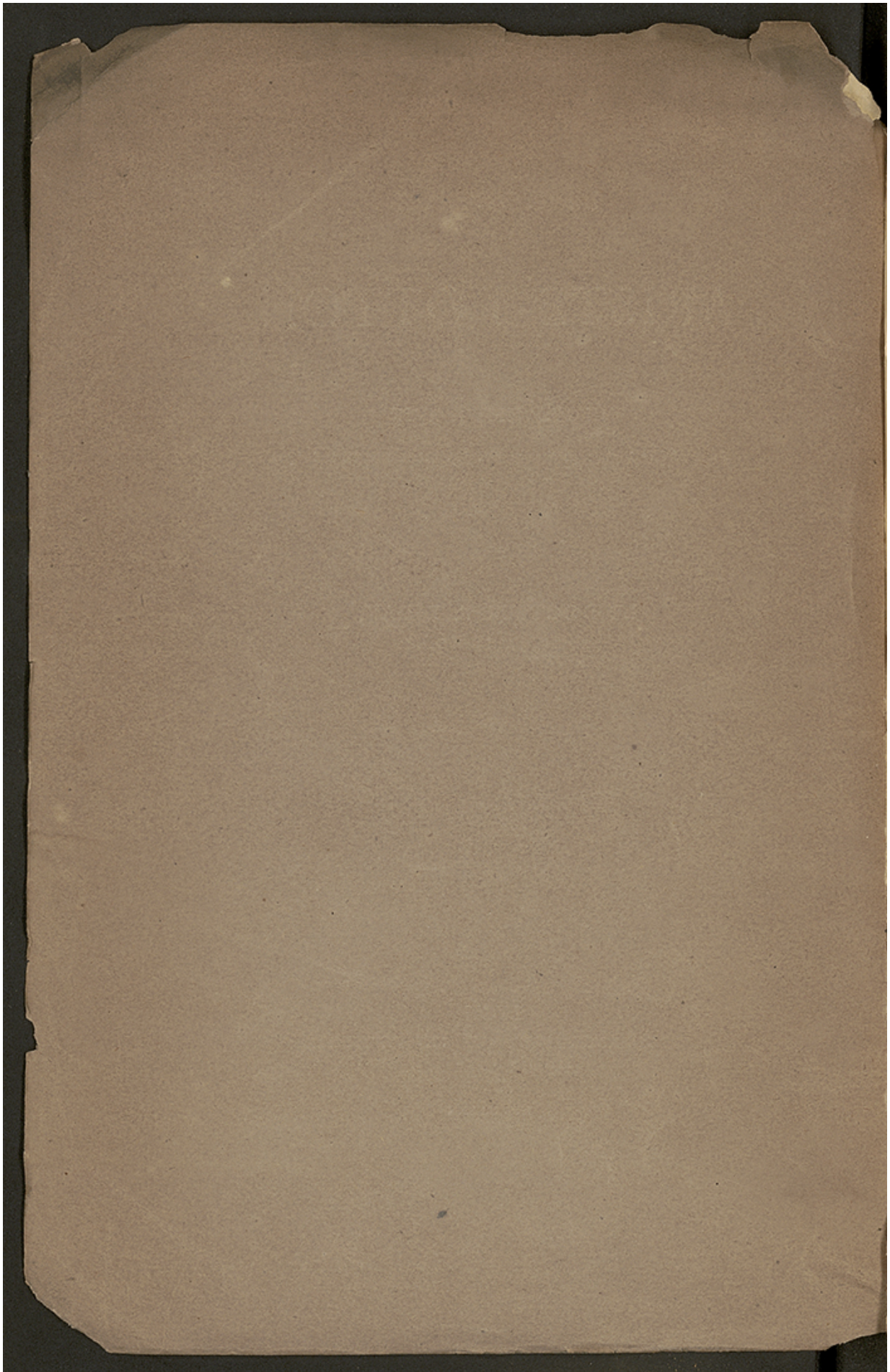
LYON

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER

Rue de la Belle-Cordière, 14.

—
MDCCLXXII





575,87

57587

57587

ARISTE POTTON

.....

(*Extrait du LYON MÉDICAL*)

.....

57587

LE DOCTEUR

ARISTE POTTON

ÉLOGE HISTORIQUE

Prononcé dans la séance publique annuelle de la Société de médecine de Lyon,
le 26 février 1872,

PAR

LE DOCTEUR P. DIDAY,

Secrétaire général de la Société.



57587



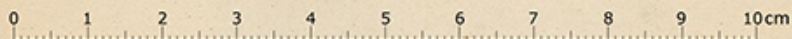
57587

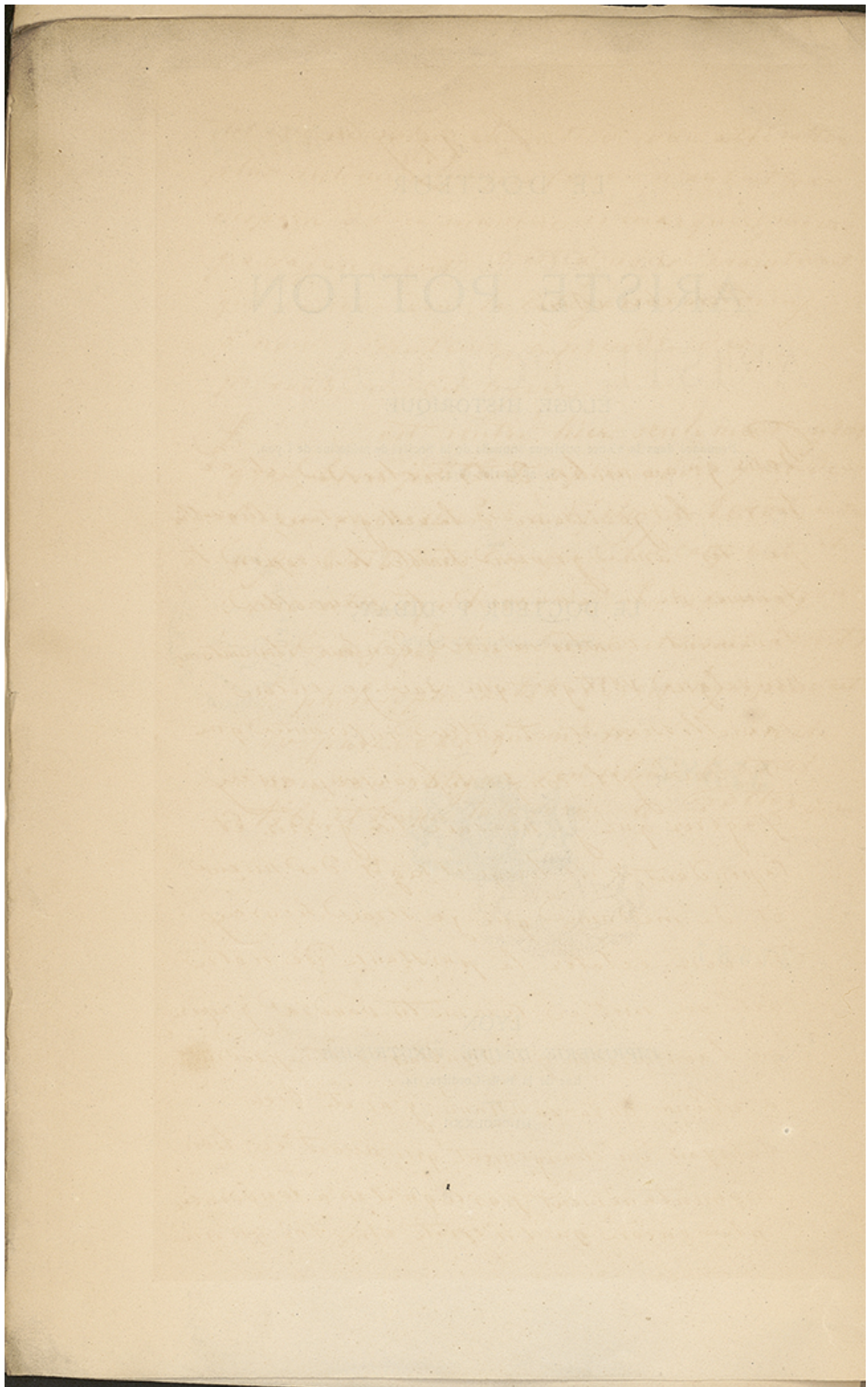
LYON.

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER

Rue de la Belle-Cordière, 14.

MDCCCLXXII





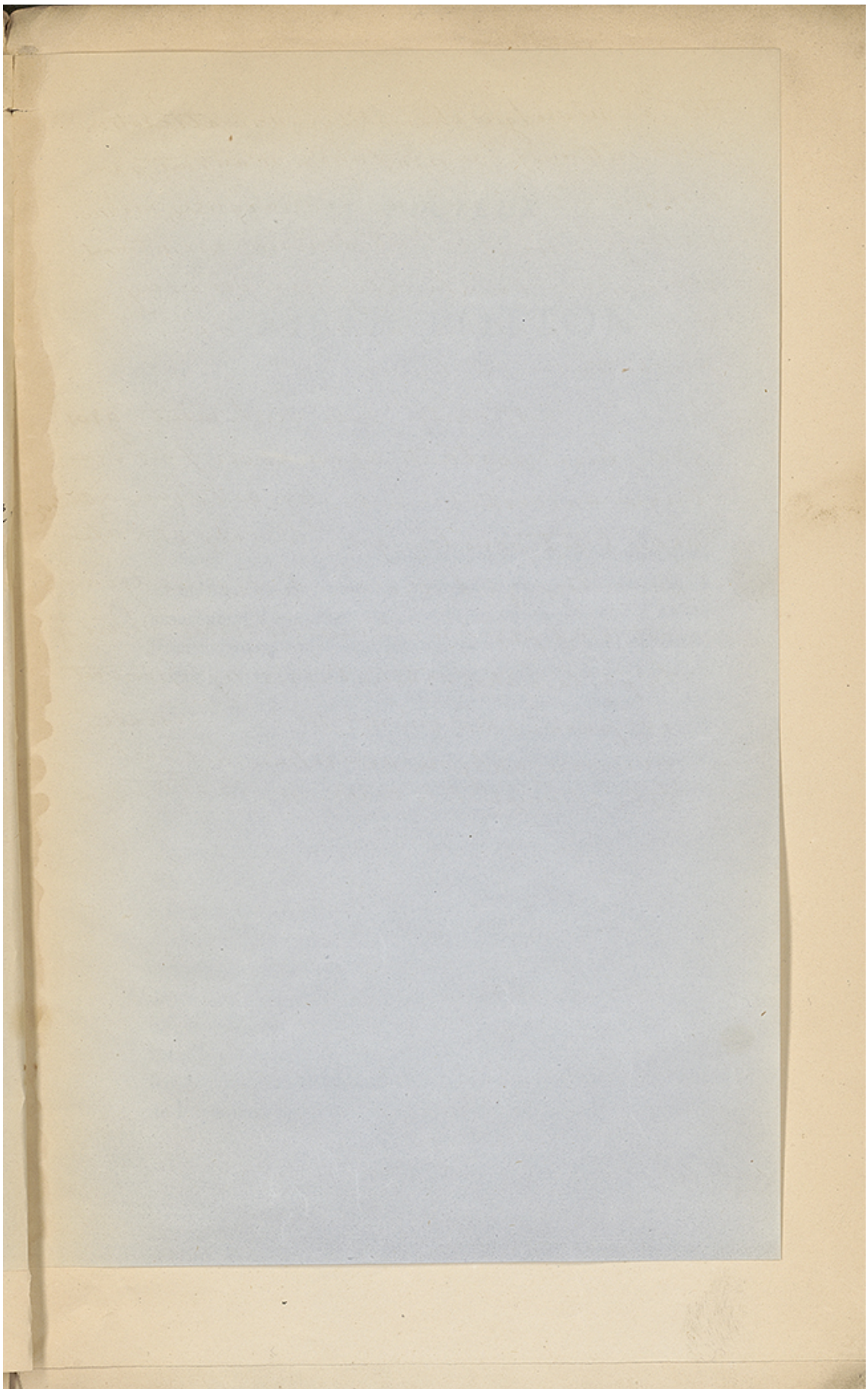
Le 22^e ju 68.

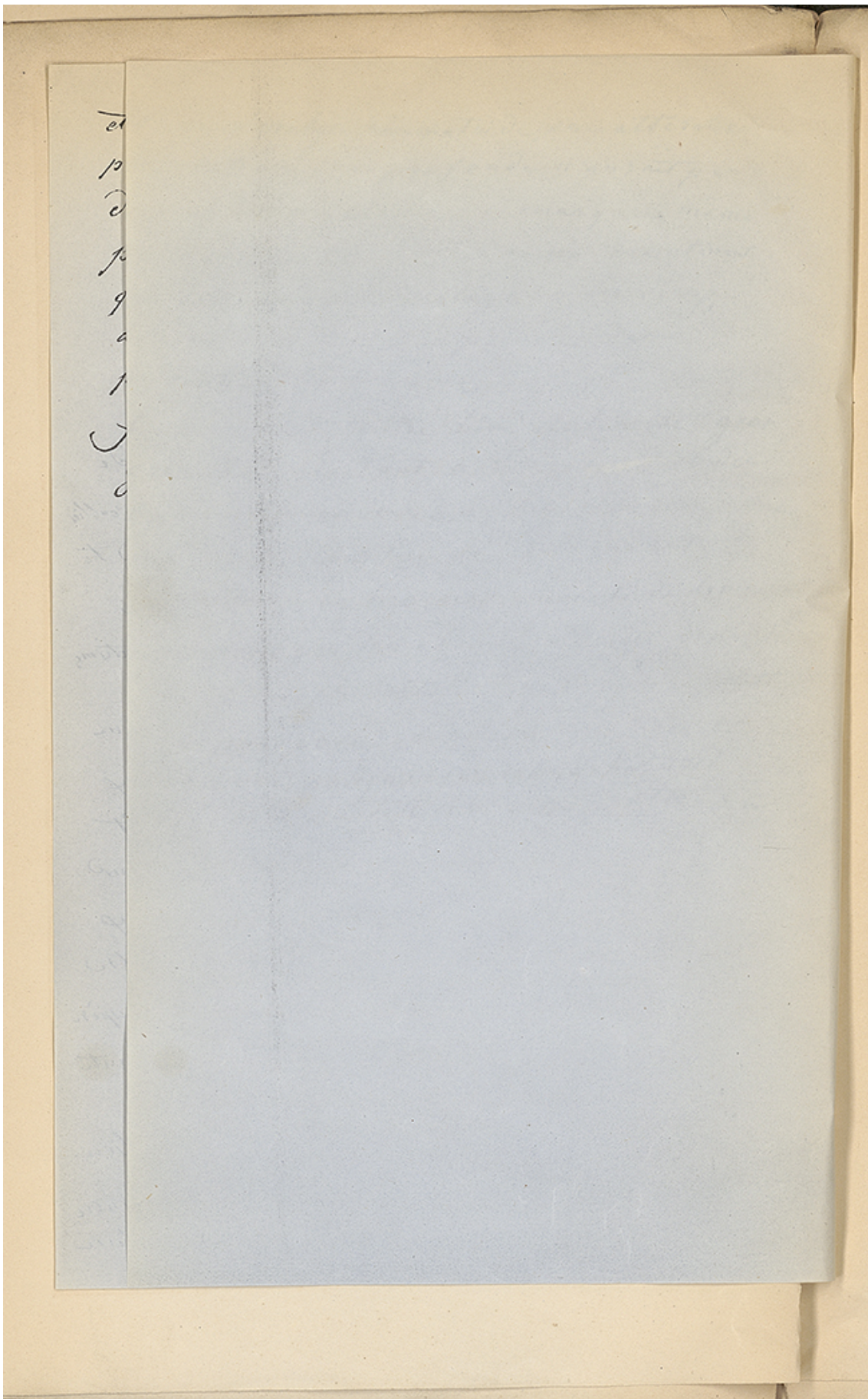
Mon cher Ami,

Pour qu'au milieu de tes richesses, et de
toutes les jouissances de la villégiature, tu n'oublie
pas tes amis, je viens troubler ton repos, te
demander de me donner de tes nouvelles;
Comment vont tes misères, douleurs, rhumatismes,
névralgies, vertiges, que sais-je encore
l'amaillissement et autres infirmités que
tu sais, je le confesse, beaucoup mieux
apprécier que je ne sais les guérir. Et
cependant, c'est lorsqu'il s'agit de se mieux
et de me mieux que je serais heureux
de voir éclater la puissance de notre
art ou métier comme tu voudras y voir
que l'amélioration qui semblait s'être produite
à Nérin aura continué j'ai été bien
satisfait du changement qui avait eu lieu
momentanément par ce qu'il m'a convaincu
plus encore qu'il n'éprouve chez toi qu'un

état de névralgie rhumatoïde, une atteinte
plus intime, plus profonde n'aurait pu
disparaître d'une manière si marquée, même
passagèrement. C'est à nous maintenant
qui passons dans la catégorie des vieux,
à nous maintenir, à prendre des
précautions cet hiver.

J. est rentré hier seulement gros
gras, bien portant après avoir fait de
cure successive à Vichy, à Evian, à Marbrun,
etc. C'est pour lui que les camps ont été
inventés, je le crois. Le casé de Lyon
est veuf par ton absence, il serait désert si
le philosophe artiste Carrel n'y répandait
ses paradoxes que m^r M. écoute
avec son phlegme son calme habituel
tibi et semper toto corde à Ottobon d. m.





LE DOCTEUR

ARISTE POTTON

Parmi les noms que nos regrets évoquent dans ces solennités annuelles, on en trouverait sans peine de plus célèbres, mais assurément il en est peu d'aussi sympathiques que celui d'Ariste Potton. Sympathie irrésistiblement subie ; car ce qui l'imposait, c'était l'union constante, l'assemblage toujours en action d'un enjouement qui se prodigue et d'une vertu qui s'ignore. — De tels dons sont plus qu'inhérents à l'homme ; ils semblent lui survivre. A peine l'ai-je nommé, en effet, Messieurs, et déjà ne ressentez-vous pas quelque chose du doux saisissement de cœur que, toujours, partout, sa présence faisait naître ?...

Dominons un instant cette émotion ; la mémoire de notre ami peut affronter des juges de sang-froid. Non-seulement elle les accepte, elle les réclame. Devant ceux qui l'ont mal connue, comme devant ceux qui l'auraient méconnue, il est bon que cette figure reparaisse sans piédestal et sans voiles. — Si nous la découvrons, d'ailleurs, ce n'est point seulement dans son intérêt, ce n'est pas même dans un intérêt exclusif de justice. Les humbles exemples ne sont pas ceux qui profitent le moins. Et il ressortira pour tous peut-être quelque enseignement inattendu de la vie d'un modeste praticien, homme d'esprit et de plaisir

sans doute, mais avant tout homme de dévouement et d'étude, racontée sans partialité et sans faiblesse.

Sans faiblesse !... certes, c'est mon devoir, et je veux le remplir. Mais le pourrai je jusqu'au bout ? Jusqu'ici mes fonctions ne m'avaient point préparé à une telle épreuve. C'était à des maîtres vénérés que s'adressait mon hommage ; et le respect, du moins, tempérerait la douleur. Aujourd'hui c'est d'un camarade, d'un émule, d'un frère d'armes qu'il me faut mener le deuil devant vous. Excusez-moi donc si, dépouillant tout artifice, je vous parle comme je le sens ; je dis simplement cette existence, qui, cependant, tient une si grande place dans l'histoire de notre Société. Et pardonnez surtout si, pour raconter une vie remplie par l'amitié, l'ami, de temps en temps, demande au panégyriste de lui céder la parole.

François-Ferdinand-Ariste Potton, naquit à Bourgoin, le 17 mars 1810. Son père, avoué et juge-suppléant, offrait, nous dit-on, à un degré remarqué, dans sa tenue, dans son débit, la gravité mesurée propre aux magistrats. Sa mère brillait par le dévouement à sa famille et un esprit prompt et souple, dont la grâce n'excluait point la causticité... Rien que dans ses origines, ne reconnaissez-vous pas déjà l'habitus physique et moral de Potton ?...

Ses premières années sont marquées par deux faits également significatifs, mais inégalement dignes de nous surprendre. Le premier, c'est que cet enfant était tellement vif qu'on dut, à sept ans, le mettre au collège pour réprimer des étourderies où plus d'une fois sa vie s'était trouvée compromise. Le second, c'est que, après deux ans passés au collège de Crémieux, ce fut au petit séminaire de Grenoble qu'on le plaça ensuite. Potton au séminaire !... A quel point le sujet et le milieu se convenaient-ils mutuellement, ce n'est point à moi de le dire. Tout

ce que je sais, c'est que lorsque, selon l'usage, j'ai demandé s'il avait eu des prix ? — « Il en eut beaucoup, au collège », m'a-t-on répondu. — Sur sa pressante demande, du séminaire de Grenoble on le fit passer au lycée de Lyon, où il acheva son instruction. Là, dans la fréquentation de quelques amis, se développa son goût, sa passion pour la médecine, vocation qui résista aux vives instances de sa mère, effrayée des obstacles qui obstruent l'entrée et plus encore de ceux qui limitent le champ de notre carrière.

A ces appréhensions, son fils ne tarda pas à répondre, à répondre d'une façon péremptoire. Agé de moins de 21 ans, il concourut pour l'internat de l'Antiquaille et fut nommé de concert avec nos collègues MM. Arthaud et Bouchacourt. Mais, presque immédiatement après, il alla à Paris pour perfectionner ses études. A peine y arrivait-il qu'éclata la première invasion du choléra asiatique, la grande épidémie de 1832. Là, le jeune étudiant, spontanément enrôlé dans l'une des ambulances dont le fléau provoquait la formation dans chaque quartier, ne tarda pas à recevoir la double consécration, d'abord de félicitations spéciales de l'Administration de l'assistance publique, puis d'une fièvre typhoïde, gagnée à soigner une famille qui avait été si cruellement atteinte par le choléra qu'on n'y compta pas moins de sept morts !

Echappé à cette dure initiation, Potton termina ses études, dans lesquelles il savait allier, outre les notions essentielles, les éléments en apparence les plus accessoires et assurément les plus disparates, la chimie et l'histoire naturelle, à côté des purs délassements que déjà lui donnait la littérature. Puis, rappelé à Lyon par ses fonctions d'interne, il les remplit sous Repiquet, Bottex et Baumès. Quelle place tinrent, dans sa vie, ces deux ans d'internat ? On en peut juger par la vivacité des souvenirs qu'ils lui inspiraient. Avec quel zèle et quel profit y

employa-t-il son temps ? Croyons-en la solide amitié dont l'honorèrent, jusqu'à leur mort, les hommes distingués qui avaient été ses chefs de service. — Tout le monde, d'ailleurs, le chérissait à l'hospice. Un vieillard de grande noblesse qui, à la suite de malheurs accumulés, y occupait alors une chambre particulière, fut si touché des prévenances du jeune interne, que, n'ayant rien autre à donner, il lui offrit son nom et ses titres : privé de descendance, il pouvait en disposer. Quelques démarches, un acte du tribunal, et tout était en règle. Mais Potton résista à ces instances. Le nom d'un honnête homme lui suffisait, disait-il ; et il ajoutait plus bas : « Je m'appelle Ariste. L'e est muet : il ne demande rien ; pas même à changer ! »

Potton soutint, le 31 juillet 1835, à Paris, sa thèse de docteur, intitulée : *Constitution atmosphérique de la ville de Lyon et de ses faubourgs, son influence sur la santé des habitants*, avec cette épigraphe : *De loco et pro loco scripsi*. Et ilre vient immédiatement dans sa ville d'adoption.

Il y revient, hélas ! comme nous l'avons tous fait, goûter ces loisirs amers, première déception et premier écueil placés à l'entrée de la carrière. Notre ami s'occupe d'abord de trouver une place, puis de la mériter. Nommé, en 1839, médecin de l'Antiquaille, grâce à la connaissance acquise pendant son internat à l'hospice des maladies qu'on y traite, il n'estima pas suffisants pour justifier son élection ces titres que de bons juges avaient trouvés suffisants pour la faire. Par un hasard heureux, la Société de médecine venait de mettre au concours la question suivante : « Rechercher si, depuis quelques années, la syphilis est plus fréquente à Lyon, etc. » Ce programme était, on peut le dire, à l'adresse directe de Potton. Il s'en empare, se l'approprie, le développe dans tous les aperçus hygiéniques, pathologiques, sociaux, administratifs, historiques, qu'il comporte. C'est sur-

tout comme moraliste que se révèle le jeune auteur ; c'est dans les pages où il examine le vice et la maladie, ces deux faits connexes, inséparables, ayant mêmes causes, mêmes variations, même marche, mêmes conséquences ultimes pour engendrer l'égoïsme et la paresse qui, en éteignant à la fois la volonté et la possibilité d'un généreux effort, maintiennent leurs malheureuses victimes dans le borbier fatal. Une étude approfondie des conditions de travail propres à la fabrique lyonnaise lui donne la clef des sources les plus fécondes de la dépravation de nos classes ouvrières ; loyale enquête qui est un pas sérieux vers la répression des abus qu'elle signale, non sans courage.

En relisant, ces jours derniers, l'ouvrage de Potton, une pensée me frappait, Messieurs, et je vous la dirai librement ; c'est que, dans ses chapitres, si bien remplis d'ailleurs, je cherchais vainement l'un de ces progrès, l'une de ces idées neuves, qu'on s'attend à rencontrer dans un livre aussi estimé que celui-ci. Mais un peu de réflexion m'a bien vite ramené à plus de justice. Si, aujourd'hui, aux yeux d'un lecteur spécialiste, le *Traité de la prostitution* paraît manquer d'originalité, c'est son mérite même, c'est la justesse parfaite de ses aperçus et de ses conclusions qui la lui ont enlevée ; c'est parce que de toutes les réformes qu'il propose pour l'organisation des moyens de constatation et de ceux de guérison, notamment pour les facilités d'admission à l'hospice, pour la séparation de ses diverses classes de pensionnaires, pour la fondation des établissements annexes de surveillance et de convalescence, de toutes ces réformes, dis-je, il en est bien peu qui ne soient aujourd'hui en vigueur, vengeant ainsi du reproche que je lui adressais tout à l'heure celui qui en fut en réalité l'instigateur véritable.

Du reste, ce livre devint et resta classique. Je n'ai pas à rappeler que, quoique rédigé en moins de huit mois, il obtint de

vous le prix complet, sans partage avec une pressante invitation à l'auteur de le publier. — Mais ce ne fut point là un succès éphémère de concours. Vingt ans plus tard, lorsque J.-B. Bailière entreprit la deuxième édition posthume de l'ouvrage de Parent-Duchâtelet, ayant à choisir ici parmi les plumes les plus exercées, ce fut Potton qu'il pria de rédiger, pour Lyon, la notice relative à l'état actuel de la police et de l'hospitalisation spéciales, notice dont l'analogue pour chaque grande ville accompagne cette publication capitale.

Ces consécérations furent décisives sans doute. Mais il en est une qui les prime toutes, non-seulement par son importance, mais par sa date, et par la précocité de sa date. Le 9 janvier 1843, quoique Potton ne fût encore que médecin suppléant de l'Antiquaille, vous l'admités, Messieurs, au nombre de vos membres titulaires. Je sens d'autant plus vivement le prix de cet honneur, que je l'avais moi-même, alors, brigué dans les mêmes conditions, sans l'obtenir. C'était donc, à l'égard de Potton, une exception évidente. Mais l'exception ne s'appelait point faveur; elle ne fut par personne jugée telle, s'appliquant au si méritant lauréat de la Société.

Durant les quelques années suivantes, nous retrouvons les traces de l'activité de Potton, et nous les retrouvons toujours tournées vers ses trois buts de prédilection : vers l'Antiquaille, dans sa *Notice sur le docteur Eynard*; vers ses amis, dans l'analyse, complaisamment détaillée, d'un certain *Mémoire sur la voix sombrée*; vers son pays, dans une attachante *Recherche sur le séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoin en 1768, 1769 et 1770*.

Auteur classique avant l'âge, désigné par là aux suffrages des diverses sociétés savantes, locales et départementales, assuré d'un excellent poste dans nos hôpitaux, Potton semblait devoir

fournir un nouvel exemple de ces situations enviées que la faveur publique et l'estime confraternelle consolident de plus en plus, lorsqu'un orage, fondant sur cette vie si tranquille, faillit la briser. Son heureuse alliance avec l'un des noms les plus considérés du commerce lyonnais l'avait rendu quatre fois père : et quatre fois les infortunés parents s'étaient tout à coup trouvés à côté d'un berceau vide. Deux des pauvres enfants avaient même été enlevés en moins de quinze jours !

Ce désastre, on le voit, avait quelque chose de fatal. Implacable, inexplicable, menaçant l'avenir en même temps qu'il frappait le présent, il éveillait dans ses susceptibilités les plus angoissantes ce sentiment terrible que seuls nous connaissons, qui nous fait plus à plaindre que la mère elle-même, la responsabilité du médecin devant la conscience du père.

Nous nous en souvenons tous encore, Messieurs, Potton faillit y succomber. Comment il survécut ?... C'est l'honneur de sa belle âme ; mais c'est aussi l'éloge du dictame héroïque dont Cicéron a dit, mais n'avait point éprouvé tout le pouvoir. Les lettres avaient ouvert à Potton sa carrière ; elles devaient l'y soutenir. C'est dans un commerce intime, dans un embrassement désespéré avec le grand consolateur, qu'il trouva la force d'oublier par intervalles. Il nous le raconte lui-même, dans sa préface : parmi les ouvrages antiques qui remplissaient sa bibliothèque, il choisit le plus scabreux, le plus hérissé d'obscurités, d'annotations, d'incidences interminables, le plus allemand en un mot, le livre d'Ulric de Hutten *Sur la maladie française et sur les propriétés du bois de Gayac* ; et, se prenant corps à corps, mot à mot, avec le texte latin, non-seulement il le traduisit, mais le commenta.—Il fit plus ; car il fallait beaucoup. L'œuvre d'Ulric contient à chaque page, presque à chaque ligne, des citations sans indication ni de lieu, ni même de nom d'auteur. Potton se jura, et il se tint parole, de n'en laisser aucune sans la vérifier

à la source originale. Travail de bénédictin, auquel il consacrait, en tête à tête avec les quatre chères images, des nuits dévorées par l'insomnie ; travail bien souvent trempé de larmes, et qui ne lui conserva la vie qu'en le marquant du sceau des grandes victimes.

L'amitié, cependant, Messieurs, veillait sur cette touchante infortune. Elle en avait scruté, longuement médité les causes, et elle se sentait en mesure de la consoler. Quand Potton perdit ses enfants, on avait donné un nom à la maladie mortelle ; on avait parlé de cholérine, de croup, de scarlatine ! Erreur : c'est un excès de tendresse qu'il fallait seul accuser. Ces êtres qui naissent, tout imprégnés d'amour, au milieu des adorations de deux familles, paient souvent bien cher, — sont-ils ceux qui paient le plus cher ? — le culte dont ils sont l'objet. Tant de vœux passionnés devancent leur lente croissance ! Tant d'impatientes tendresses les voient déjà de petits hommes ! On leur sourit... et l'on veut un sourire en retour. On les interroge... et il faut qu'ils aient fait plus que d'entendre. A peine bégayaient-ils que, cent fois, ils doivent répéter les mots inintelligibles, que nous comprenons si bien.

Mais ce jeu n'est innocent qu'en apparence. Et comme jamais enfants, plus et plutôt que ceux de Potton, n'avaient été caressés, choyés, provoqués, leur système nerveux, exalté à ces stimulations précoces, avait contracté une susceptibilité véritablement morbide ; et la moindre cause accidentelle survenant avait brisé ces tendres fleurs, fanées par de trop chauds baisers.

Voilà ce que révéla à notre cher confrère l'amitié éclairée, l'amitié médicale. Potton sut entendre cette voix ; dès lors il donna au cher conseiller l'autorité souveraine sur tout ce qui concernait des intérêts aussi précieux. Epuisons cet exemple, Messieurs, il nous intéresse à plus d'un titre. Trois des ber-

ceux déserts se remplirent de nouveau, et l'inflexible ami sut se faire obéir. Impitoyablement, en dépit de toute résistance, ces enfants furent envoyés en nourrice, à la campagne. Jusqu'à trois ans et plus on les laissa végéter insoucians, oubliés, mais sains et robustes.... Ah! que plus tard la tendresse paternelle s'est applaudie de ce sacrifice! Pour quelques caresses ajournées, que de douces étreintes senties, rendues, partagées! Avec quelles délices j'ai vu payer ces arrérages de tendresse! Et si ce père vivait, Messieurs, si aujourd'hui même il pouvait.... Mais tu vois sans doute, cher confrère; tu vois, et une fois encore tes yeux contemplent ici le spectacle dont ils aimaient le plus à se repaître, tes enfants au milieu de tes amis!

Potton, en effet, fut, à un degré éminent, exceptionnel, l'homme de la famille. Son cœur de père vient de s'ouvrir devant nous. Ses autres liens ne l'attachaient pas par des nœuds moins serrés. L'aïnesse! Quoique, indirectement il est vrai, il en eût subi le droit, il n'en connut, n'en pratiqua jamais que les devoirs. Pour tous les siens, à quelque degré qu'ils lui appartenissent, il fut un vrai père, père quelque peu grondeur parfois, mais toujours prêt à tous les sacrifices. Cette libéralité sans limites, rebelle aux déceptions comme aux avertissements, était si bien sa nature même qu'elle résista aux exigences de l'amour paternel, de cette sorte *d'égoïsme pour autrui*, si dominateur, si absorbant cependant, surtout quand il s'éveille à l'automne de l'âge. D'ailleurs, toutes les passions généreuses pouvaient tenir à l'aise dans ce cœur si bien né. Si jamais il n'oublia ses parents pour ses fils, il ne fut pas de ceux, non plus, qui remplacent l'amitié par la famille. Et plus d'un obligé, plus d'un confrère surtout, pourraient ici redire ce que, seul de tous ceux à qui ils aiment à le raconter, leur bienfaiteur aurait voulu les forcer de taire.

Redevenu père, heureux père, Potton ressuscita littéralement. Sa figure ascétique, son teint mat, ses joues caves se colorèrent, se remplirent. Flétri par ses affections perdues, il s'épanouit dans ses affections renaissantes. Transfiguration touchante, l'un de mes plus vivants souvenirs ! Plongé dans la perpétuelle incubation de sa peine, je ne l'abordais naguère qu'avec une sorte de pitié respectueuse. Avec quel plaisir nous allions maintenant lui serrer cette main tendue avec l'élan des anciens jours !

Ce réveil ne fut pas stérile pour la science. Rendu au travail, Potton n'aborde que des sujets pratiques et des sujets lyonnais. De cette époque datent ses recherches si originales, si remarquées sur le *mal de bassine*, éruption propre aux mains des fileuses de cocons de vers à soie, qui les met hors d'état de continuer leur travail. Avec une attention scrupuleuse, avec un discernement basé sur la connaissance exacte de l'opération compliquée et des diverses réactions chimiques qui s'y accomplissent, l'auteur cherche à se rendre compte des phénomènes qui peuvent causer l'effet pathologique. Il n'en omet aucun, fait à chacun sa part rationnelle dans l'étiologie, et arrive ainsi à la notion la plus complète et la plus fructueuse des influences morbigènes et des moyens propres à les neutraliser. Le mémoire de notre compatriote, basé sur l'observation, fut le point de départ de toutes les études faites depuis lors, en divers pays, sur cette question d'hygiène industrielle.

Deux ans plus tard, Potton nous communiqua l'une de ses plus piquantes productions. Plusieurs individus ont, de naissance, un sens défectueux, une fausse appréciation des couleurs ; et ce vice irrémédiable, qu'on a nommé Daltonisme, engendre des conséquences soit simplement contrariantes, soit déplorables. A même par ses relations de puiser aux sources, Potton multiplie les exemples de commis de notre fabrique

dont ce défaut a forcément entravé la carrière. Chargés les uns de classer les soies teintes, d'autres d'assortir les pièces, d'assembler les échantillons, ils commettaient fautes sur fautes, combinaient les nuances de la manière la plus inharmonique. Instruit par ces révélations, Potton pousse plus loin son enquête, et il saisit tout un monde de dissonnances dans notre monde artistique. Ici c'est l'une de nos élégantes qui prodigue pour sa toilette l'argent et les soins ; et néanmoins elle ne peut arriver à un ensemble irréprochable. Dans ses ornements accessoires, dans le choix des rubans, des fleurs, des colifichets qu'elle associe elle-même, il existe souvent la discordance la plus choquante avec les ajustements principaux. Ne serait-ce pas là une daltonique ?.. Potton le soupçonne, il le demande ; et, en la révélant, constate l'infirmité visuelle. Daltonique aussi l'un de nos bons avocats, meilleur mari, qui se plaignait sans cesse, — reproche on ne peut moins fondé assurément, — de ce que sa femme ne variait pas assez souvent les nuances de sa toilette ! Daltonique enfin, ce brave militaire qui n'a jamais vu que deux couleurs au drapeau de son régiment : affection véritablement prodigieuse en ses effets, Messieurs ; car supposez-lui, ici, un degré de plus, et voilà, réalisé par l'illusion pathologique, un programme que l'illusion politique la plus complaisante s'avoue aujourd'hui impuissante à remplir.

Avec sa résolution de n'écrire que sur ce qu'il avait observé, il est une maladie que Potton ne pouvait omettre de traiter, car il la connaissait celle-là ; il l'avait vue de près. La goutte était un héritage de famille, et l'on peut dire qu'il l'avait acceptée sans réserve comme toutes les autres charges de la succession. Voué, il le savait, à l'invasion fatale, il fit..... ce que font tous ces aimables prédestinés. A l'hôpital dès le matin, en courses dès la sortie, au cabinet ensuite ; mangeant tour à tour trop précipitamment ou trop longtemps ; avide des plus fiévreuses

excitations et allant les chercher à toute heure, à tout prix ; ne rentrant qu'au matin et consacrant à l'étude la meilleure partie du reste de la nuit. Voici, hélas ! la journée de notre ami ; et les jours se suivaient et ne différaient guère !

Ainsi, il allait, voulant tout embrasser et suffire à tout ; car, par un contraste bien rare, jamais aucune jouissance ne lui fit oublier aucun devoir. Ainsi, il allait, excédant, sous les yeux de ses amis désolés, la mesure de travail que peut supporter la nature humaine.—Ses recherches pratiques, cependant, rivalisaient avec ses tributs académiques. Aux cinq éloges historiques de Nichet, de Prunelle, de Richard de Laprade, de Brachet, de Gensoul, il faisait succéder son titre le plus solide, sinon le plus brillant, son *Traité de la goutte, du danger des traitements empiriques qui lui sont trop généralement opposés, et de son traitement rationnel*. Cet opuscule fit une sensation profonde. L'auteur ne se perd pas en disquisitions abstraites ; il fait toucher, parce qu'il les a sentis, les points vitaux du sujet. Il cite des exemples, les uns, stupéfiants, de la crédulité et de l'insouciance humaines, les autres, terrifiants, de l'ignorance et de l'audace du charlatanisme. Puis, le vrai terrain thérapeutique déblayé, il passe en revue les ressources, plus nombreuses et plus efficaces qu'on ne le croit, que la science peut mettre en œuvre. Il examine surtout avec une compétence profonde, un sens et une loyauté exemplaires, les secours à espérer des diverses eaux minérales, les règles à observer dans leur application, parallèlement aussi les dangers qui accompagnent leur emploi irrationnel ; et ses avis, nettement, vivement formulés, réalisent à la lettre le précepte fondamental de toute médecine : soulager ce qu'on ne peut guérir, et avant tout ne jamais nuire.

A ce moment, d'ailleurs, Potton était en mesure de rendre des arrêts. Il réunissait, à la maturité qui les justifie, l'autorité qui les impose, l'exemple qui les sanctionne. Médecin de

l'Antiquaille, âme et centre d'une vaste famille de clients, élevé par l'estime de ses collègues à la présidence de notre Société, plus tard à celle de l'Académie des sciences, belles lettres et arts, membre du jury médical du Rhône, il avait atteint le point culminant de considération promise, chez nous, à toute ambition légitime. Arrêtons donc là cette esquisse, Messieurs; elle peut, je crois, maintenant recevoir la couleur.

Lorsque l'un de nous a, comme on dit dans le monde, *fait son chemin*, il est souvent intéressant, presque toujours instructif, de scruter la trace de ses pas. Chacun gravit ce sentier avec les forces que la nature lui a données; et il n'est pas de carrière qui plus que la nôtre comporte, pour atteindre au même but, l'infinie variété des moyens. Pourquoi donc l'un d'entre eux, à Lyon surtout, semble-t-il avoir usurpé, grâce au prestige de la difficulté vaincue, presque le monopole de l'honorabilité? Fils du concours, je ne renierai pas mon père; mais j'oserai dire cependant que, par lui, tôt ou tard, plus ou moins haut, tout homme est presque toujours sûr d'arriver; que le *labor improbus*, qui est là la condition essentielle du succès, en est bien souvent la condition suffisante; que les qualités d'un autre ordre nuisent parfois au candidat plus qu'elles ne le servent...

Mais, en chargeant ainsi le concours, ne semblé-je pas vouloir décharger notre ami? invoquer, du moins, en sa faveur la circonstance atténuante?... Ne compromettons pas, en la plaidant sans nécessité, une cause qui n'est point déferée à ce tribunal; et constatons seulement que, dans la vie intellectuelle comme dans la vie sociale, il existe entre certains éléments des incompatibilités qui ne doivent faire préjuger rien de défavorable contre ceux qu'elles maintiennent séparés.

Donc Potton, quoique travailleur infatigable, n'était pas né pour réussir par le concours. Il ne sut ou ne put s'astreindre à cet entraînement préparatoire indispensable à quiconque veut, en un temps limité, manifester sa pensée, au summum de clarté et de concision réalisable, sans être arrêté par les hésitations ou les révoltes de l'organe. Comment donc réussit-il?... Par un moyen beaucoup plus simple, mais qui n'est point à la portée de tous, uniquement par son esprit et par son cœur.

Son esprit!... Depuis trente ans, Messieurs, ma double profession m'a mis en contact avec des hommes et des œuvres de toute sorte. Du feuilletoniste au philosophe, est-il une variété intellectuelle ou morale qui n'ait posé devant le médecin journaliste?... Et cependant c'est à des réactifs tout nouveaux qu'il me faudrait recourir si je voulais, devant vous, analyser l'esprit de Potton. «Esprit gaulois,» a-t-on maintes fois répété! Oui, sans doute; mais bourgeois aussi, et dauphinois avant tout. A l'ironie, si profonde dans sa jovialité, qui distingue le type rabelaisien, son modèle, joignez le sens parfait, sûr, pratique, tellement commun dans nos classes moyennes qu'on l'y a nommé *sens commun*. Joignez-y, pour la mise en œuvre, le don inné chez tous les fils de l'Isère, cette faculté d'accommodation psychique instantanée, qui, comme leur impétueuse rivière, s'appropriant tous les milieux qu'il traverse, partout charme, entraîne, féconde.... et vous aurez le secret de cette verve plus solide que brillante, mais irrésistible dans sa piquante influence, dont la nature avait doué Potton. A ce sujet, Messieurs, écoutez un bon juge : « Ses entretiens semés d'anecdotes, d'observations, captivaient les auditeurs; pour leur plaire, il avait à la fois l'idée, l'image et l'expression; une teinte de malice colorait ses récits ou ses critiques. » En peignant ainsi Ampère, Potton ne s'est-il pas peint lui-même? Mais le portrait n'est plus ressemblant

qu'à moitié, lorsqu'il ajoute : « Le trait était vif, rapide, mais il savait éviter qu'il ne devint dur et blessant. » — « Vif et rapide. » Oh ! non. Les innocentes flèches de notre ami n'étaient point de celles qui fendent l'air. Mais leur vol mesuré n'en était que plus sûr ; car quand elles touchaient enfin le but, celles-là, certes, elles n'avaient, aux yeux de personne, passé inaperçues : bonne méthode à recommander aux conteurs de profession, la seule qui leur promette, en recueillant les rieurs de la dernière heure, de ne jamais manquer leur effet.

Cet instrument un peu vulgaire peut-être, Potton en sut annoblir l'emploi en le consacrant avec prédilection au soulagement des misères humaines, des plus cruelles surtout, les seules qui n'aient pas trouvé grâce devant le Codex, des souffrances morales. Ce mélange intime de bonté et de raison, cette association toujours présente de l'esprit qui sert de guide aux élans du cœur, et du cœur qui veille sur les écarts de l'esprit, cette voix grave et mesurée, seul organe digne de notre science dans ce siècle sceptique et frivole, ne manquaient jamais leur effet. — « Le docteur m'explique si bien mon mal, disait un de ses clients, qu'il ne peut manquer de le connaître ; et il en rit ensuite de si bon cœur avec moi qu'il ne peut manquer d'être sûr de le guérir ! » La lenteur naturelle de son débit semblait vraiment faite pour doubler son pouvoir calmant. Car la douleur sommeille tant que le médecin parle, nous enseigne un vieil adage. Or, qui jamais fut, par son organisation, mieux fait que notre ami pour cette mission consolatrice ? Qui sut mieux verser goutte à goutte le baume salulaire ?

Cette fascination ne connaissait ni bornes, ni distances. Elle faisait plus que braver le temps, elle s'exerçait presque à première vue. J'en pourrais multiplier les exemples ; mais le plus humble sera le mieux choisi. « Un jour, m'a raconté un bon confrère de son voisinage, une paysanne qui

n'avait consulté Potton que deux ou trois fois, ne l'ayant pas trouvé à son domicile, fut envoyée chez moi. « Vous remplacez M. Potton, me dit-elle en entrant ; il est donc absent ! » — « Il est mort » lui réponds-je. — « Il est mort ! » répéta la pauvre femme ; et je la vis éclater en sanglots.

Plus qu'à nul d'entre nous, il a été donné à Potton de recevoir les témoignages de la haute estime qu'inspirait son caractère. A chaque instant on le prenait pour arbitre ; on lui confiait plus que des secrets. Ainsi d'un riche commerçant, qui n'avait eu avec lui que des rapports de clientèle, il reçut une somme importante, dont la destination, des plus louables, était aussi des plus délicates. Le dépôt fut gardé ; il passa, au temps voulu, entre les mains désignées, et le tout sans qu'aucune garantie, aucune signature, aucun contrôle eussent paru plus nécessaires au déposant pour sa sécurité qu'au dépositaire pour sa décharge.

Ne croyez pas, cependant, que, aveuglément jaloux de tous suffrages, il mit à les conquérir, à les fixer cette obséquiosité banale, qui est à la vraie tenue médicale ce que la politesse est à la vertu. Non : il appréciait trop ce genre de bien, qu'un médecin seul peut faire et qu'il ne peut faire qu'en maintenant son prestige, pour le compromettre en de lâches concessions ; et ses revendications pour être exemptes du pédantisme gourmé qui nous perd aux yeux des gens du monde, n'en était pas moins décisives. Un brave officier général de notre armée venait d'être frappé d'apoplexie, et Potton était à son chevet. Survient *le maréchal*, qui, toujours excellent, mais toujours le même, expose ses idées sur le cas, professe, tranche, dispose, formule un traitement, surpris de se voir, pour la première fois, moins vite obéi qu'entendu, et ne comprenant point qu'un autre ose *ordonner* là où il commande. Devant cet ouragan, que faire ? Se roidir ?... On passait outre. Se retirer ?... Et l'intérêt du

client! Sans perdre son sérieux, Potton aborde le bouillant Achille, et de l'air de déférence le mieux joué : « Pardon, lui dit-il, pardon, maréchal; ici comme ailleurs, je respecte votre haute compétence. Mais voyez-vous, nous n'avons peut-être pas étudié à la même Faculté; et comme nous pourrions bien ne pas nous entendre, ne vaut-il pas mieux en rester là? » L'ironie fut saisie et le malade sauvé; car le sabre rentrant au fourreau, la lancette put faire son office.

Dans une visite officielle de nouvel an, comme il présentait la Société de médecine au cardinal de Bonald, « — Ah! docteur, dit malicieusement le prélat, je viens de voir un de vos confrères, M..... » (c'était un homœopathe) — « Confrère! réplique à l'instant Potton, confrère! oui sans doute; mais c'est un schismatique. Et, vous le savez, monseigneur, hors de l'Eglise, point de salut! »

Hors de son ministère, rendu à lui-même, Potton désarmait avec délices; avec délices pour nous surtout, car, ne cherchant plus à séduire, il n'en était que plus séduisant. Dieu me garde d'entr'ouvrir ici le sanctuaire de l'intimité, de peindre le père auprès de ses enfants! Ces trésors, nous savions quel prix il les avait payés. Quand on le voyait en jouir en avare, une pudeur instinctive assurait le secret de ces tendres épanchements, et l'on ne pouvait que détourner les regards, en essuyant une larme!

Sur un plus libre théâtre, la veine rabelaisienne de notre ami débordait. Le peu de bornes qu'elle connût, on l'excitait si bien à les franchir!... Que de fois ses étincelantes causeries n'ont-elles pas défrayé mes feuilletons! Quelques graves lecteurs se désabonnaient bien, il est vrai, de temps en temps; mais que nous étions consolés et vengés, lui et moi, en voyant ces prétendues énormités régulièrement et littéralement reproduites dans l'*Union médicale*!... Volontiers il se répétait; plus

volontiers, on le faisait répéter, on l'y conviait, on l'y forçait. Quand il racontait l'une de ses vieilles histoires, quand son œil bleu pétillant sous ses lunettes en soulignait les sous-entendus, c'était une fête pour l'auditoire. Mais c'était double fête assurément si la scène se passait à table. — « Eh quoi ! me dira-t-on ; allez-vous donc, ici, glorifier l'une de ses faiblesses ? » Faiblesse, soit. Péché même si l'on veut. Il ne m'appartient à moi de décider ni si la faute fut bien grave, ni si la pénitence n'a pas été plus que suffisante. Tout ce que je sais, c'est que le choix de ses complices pourrait, à lui seul, l'absoudre ; c'est que le poids d'un reproche me semblerait léger s'il m'était donné de le porter avec Richard de Laprade, Bottex, Colrat, Giraud, Coutagne ; ce que personne n'oublie, c'est que, à l'un de ces banquets — n'importe lequel — la conversation, sténographiée, aurait pu, sans retouches, faire la plus piquante chronique de mœurs ; qu'une réputation usurpée, une théorie prétentieuse, une promotion imméritée s'y disséquaient avec la même dextérité, la même sûreté de main qu'une aile de perdreau ; c'est enfin, Messieurs, qu'on ne risque rien, hélas ! de pardonner aux morts ! Car ils sont bien morts ces pauvres dîners, engloutis par le flot germanique qui avait étouffé notre vieille gaité et notre vieille littérature médicales longtemps déjà avant d'étouffer notre patrie. — C'est à travers d'autres verres que l'on observe aujourd'hui. Mais le progrès est-il sans compensation ?... Heureuse l'épaisse lentille si, avec ses quatre ou cinq cents grossissements, elle peut pénétrer les mystères du corps aussi distinctement que la simple *mousseline* nous découvrait ceux du cœur humain !

Je ne m'excuse point de ces longues réminiscences, Messieurs, car tout notre ami est là. Si vous voulez le retrouver, demandez-le à vos souvenirs ; mais ne le cherchez pas dans ses écrits. Avec lui, le style n'est plus l'homme. Correct,

mais froid, cherchant son vol, mais arrêté par d'incessantes redondances, il rend la pensée justement, sans doute, mais il en est le dessin plutôt que la peinture. Cette manière, d'ailleurs, semble être, chez lui, en rapport avec la nature du sujet ; car, — nouveau motif d'étonnement, — Potton s'attachait exclusivement aux côtés sérieux des questions. Ce causeur si badin n'a traité que des points de science pure ou d'érudition. Aussi sa méthode de travail était-elle consciencieuse et sûre. Partout où il a passé, la lumière est faite. Soit qu'il décerne à ses collègues morts le meilleur des éloges, un fidèle tableau de leurs actes avec le sens profond de leurs mérites (1) ; soit que, fouillant dans les ténèbres du moyen âge, il nous rajeunisse le

(1) La manière de Potton, dans ses Éloges, est inimitable de force et de logique. Ce n'est pas un phraseur attendri ou un analyste distrait ; c'est, selon l'occasion et comme son modèle, un philosophe, un littérateur, un spécialiste. C'est surtout, quand il le faut, l'avocat le plus habile. Qu'on me permette d'en fournir ici un exemple. Ayant à justifier un de nos collègues qu'on soupçonnait, qu'on avait même accusé de s'être à tort attribué le mérite de certaines expériences physiologiques extrêmement délicates, Potton établit d'abord que ces expériences ont été réellement faites ; et il apporte des preuves, cite des témoignages irrécusables. Puis la preuve donnée, retournant contre les accusateurs et à l'honneur de son héros le fait désormais incontestable : « Combien ces expériences ne devaient-elles donc pas être difficiles, s'écrie-t-il, pour qu'on ait mieux aimé imputer à un homme honorable le crime de les avoir supposées que d'admettre qu'il les ait pu mener à bien ? » — Ailleurs, trouvant chez un collègue une réputation de parcimonie poussée, disait le monde, à cet excès qui devient passible du fouet de la satire, il scrute la vie privée du prétendu avare, y découvre vingt traits de bienfaisance authentiques, démontrés par des lettres, par des témoignages de reconnaissance de ses obligés ; et, cette fois encore, prenant l'opinion en défaut, il lui demande si cette libéralité, qui a su demeurer ignorée, méconnue pendant toute une vie, n'a pas droit à un excès de louange en rapport avec l'abnégation dont elle a si longtemps fait preuve ?

facteur du gaiac (4); ou bien nous présente, — après avoir lu ses cent et quelques ouvrages — Symphorien Champier, le créateur du collège de médecine de Lyon, l'un des premiers réformateurs de la matière médicale; soit que, prenant un modèle tout opposé, il tente de donner un corps à ce talent si souple, si fin, si délicat, il essaie de fixer ce parfum insaisissable de grâce, de sensibilité et d'atticisme qui s'appela Jean-Jacques Ampère; soit enfin, Messieurs, qu'il expose devant vous, dans une occasion solennelle, les services publics rendus par la Société de médecine de Lyon, jamais il ne se dérobe à aucun des écueils, jamais il n'est au-dessous d'aucune des exigences du mandat qu'il s'est donné. Trouverait-on, je ne dis pas seulement dans le corps médical, mais parmi les critiques de profession, trouverait-on beaucoup d'esprits qui sussent louer des écrivains universels, tels surtout qu'Ampère, de cette façon-là, en prouvant qu'on n'est étranger à aucun des milieux littéraires, philosophiques, politiques, sociaux, artistiques, scientifiques, moraux, qu'ils ont traversés; et qu'on pourrait soi-même, non sans quelque compétence, juger les hommes qui précisément

(1) Dans cet ouvrage, — qui constitue l'une des raretés les plus appréciées de nos bibliothèques, — Potton ne s'est borné ni au rôle de traducteur, ni à celui de commentateur. Selon la méthode adoptée par plusieurs écrivains d'élite, il a choisi la forme de *notes*, pour livrer au public le fruit de ses recherches scientifiques et aussi de son expérience de spécialiste. Les longues digressions de l'auteur allemand lui fournissent on ne peut plus naturellement l'occasion de développer ses idées doctrinales, ses principes thérapeutiques sur les diverses faces de la maladie qu'il avait étudiée en chef de service d'hôpital et en praticien rompu aux difficultés que soulève et versé dans les ressources si nombreuses, qu'exige la clientèle civile. Ces notes, où l'on pourrait trouver un cours presque complet de syphiligraphie, respirent d'un bout à l'autre la bonne foi, l'originalité, le sens exquis, le tact médical, en un mot, qui rendaient Potton consultant aussi utile qu'il était causeur agréable.

ont dû leur illustration à la manière dont ils jugèrent leur siècle ?

Les opinions politiques de Potton réclament une place dans ce tableau. Que notre paisible confrère ait pu être regardé comme un tribun, passer pour l'un des coryphées de l'école dissociatrice dite *socialiste*, nul ne s'en étonnera de ceux qui savent comment s'acquiert ce renom. Une barbe portée de certaine façon, quelques anciens exploits du quartier latin, le goût du libre examen plutôt que de l'examen de conscience... et vous voilà classé, noté, désigné aux acclamations d'un parti comme aux diatribes du parti adverse.

Jusqu'à quel point Potton méritait-il cet excès d'honneur ? Un exemple pris dans le sujet et pris dans la corporation va me permettre de l'exprimer comme je le comprends.

Quelques mois après 1848, il y avait, à l'Antiquaille, deux médecins, l'un connu par ses allures railleuses, l'autre assez lancé dans le flot populaire, qui, à ce moment, commençait à rétrograder. Se rencontrant un matin, en public, le premier interpelle son collègue d'un — « Ah ! vous voilà ! républicain ! » — « Oui, je suis républicain, réplique celui-ci un peu interloqué ; oui, je suis un républicain ; *mais* je suis un honnête homme !

Le mot fut remarqué alors. A-t-il beaucoup vieilli ?... Pour moi, il est du nombre de ceux qui n'ont que l'âge qu'ils paraissent. Excusez-moi, cependant de l'avoir réédité : je n'en aurais pu trouver qui donne mieux le ton exact de la couleur de notre ami. Quoi qu'on pense, et surtout quoi qu'on dise, comment serait-on malhonnête homme parce qu'on est républicain, quand il est de principe que le républicanisme n'est autre chose que l'honnêteté même, en politique ? Non, l'exemple de Potton, les honorables amitiés qu'il sut garder, sa vie toute de

désintéressement et de culte des lettres, au besoin un seul coup d'œil jeté sur l'ameublement de ce cabinet où s'encadrait si bien sa figure franche et méditative, sur les livres les plus habituellement rapprochés de sa main, prouveraient aux plus incrédules qu'on peut être républicain *et* honnête homme autant qu'homme d'esprit ; éclairer la rusticité et l'ignorance sans s'asservir à leur commerce intime ; vivre avec La Boétie, en un mot, et fuir la béotie !

Membre de la rédaction du *Censeur*, Potton avait professé, sous Louis-Philippe, ce libéralisme sincère, mais un peu vague, dont les adeptes ne s'entendent guère qu'à la condition de ne rien définir. Enthousiasmé à l'avènement de la république, en 1848, Potton crut de bonne foi que la direction du mouvement appartiendrait aux hommes qui l'avaient préparé autant qu'à ceux qui l'improvisèrent. Mais quand il vit ces derniers usurper seuls le pouvoir ; quand, admis à leur commerce intime, appelé à les voir, à les entendre, à les soigner, il put juger leurs aspirations, leur capacité, leurs appétits, le désenchantement succéda promptement à la généreuse ardeur des premières heures. Il conserva ses convictions et ses amis, ne récriminant point, mais se bornant à plaindre ce pauvre peuple éternellement condamné, qu'il se le donne ou qu'il le subisse, à gémir sous un maître, jusqu'au jour où, après tant de sauveurs, il trouvera, enfin, le véritable dans son émancipateur intellectuel !

Potton eut donc son moment de faveur. Comment l'utilisa-t-il ?... Un jour, je m'en souviens, déjeunant avec moi, après la visite : « Diday, me dit-il tout d'un coup, à quoi voulez-vous que je vous fasse nommer ?... » Mon ambition, alors, était la même qu'aujourd'hui ; et elle fut complètement satisfaite. Je restai simple chirurgien de l'Antiquaille ; et Potton, qui m'offrait tout, ne demanda rien de plus pour lui-même. Je me

trompe, une place au conseil de salubrité lui permettait d'appliquer, pour le bien public, les connaissances résultant de sa position à l'hospice ainsi que de ses études de prédilection. Il y entra donc, mais ne fit qu'y passer : la source de sa nomination le désignait trop clairement à l'hostilité du régime qui suivit pour que ses services pussent, aux yeux des juges d'alors, contre-balancer ce vice d'origine.

J'ai dit que Potton avait la goutte, et j'ai dit aussi où, comment, avec quelle déplorable abondance, il entassait les matériaux de son observation personnelle. Ce mal est toujours dangereux ; mais il l'est doublement chez l'un de nous, Messieurs. Celui qui a la goutte devient infailliblement le médecin, l'ami des gouteux, et l'on sait à quelles tentations leur commerce, hors des accès, expose, même un docteur !

Potton succombait souvent quoiqu'il n'ignorât pas combien la pénitence serait dure. Elle l'était doublement ; car, outre ses cuisants remords, le pécheur était livré au bras séculier. A chaque rechute, plus prompt que le premier cri de douleur, surgissait près de son chevet le consolateur infatigable, l'ami des mauvais jours. Mais s'il accourait en ami, il appliquait en croyant. Car il croit à la médecine, celui-là ; chacun de nous le sait, parce que chacun en a profité. A sa voix, toute la maison était debout, et il occupait toute la maison. Spectacle toujours sûr de faire éclore un sourire au milieu de nos larmes ! Tous deux unis par la même aspiration, tous deux soutenus, le premier par sa foi de patient et d'ami, le second par sa foi d'ami et de médecin, on les voyait ensemble travailler, combiner, essayer, espérer tant que durait la crise. Puis, sitôt le paroxysme passé, rendus chacun à sa nature, l'un, tout en gardant sa reconnaissance, se vengeait des sévérités du docteur par la causticité de ses épigrammes ; tandis que l'autre, tout en

s'applaudissant du péril conjuré, se vengeait des rébellions du client en lui réservant double dose à la prochaine rencontre !

Mais j'émousse en vain notre douleur à ces derniers souvenirs; Messieurs. Le mal presse; il redouble, il ébranle, il détruit. En vain, se faisant comme un rempart de sa jeune famille désormais réunie autour de lui, Potton a sacrifié sans effort les brûlantes veilles du cercle aux saines joies du foyer; vainement, il va demander à des eaux vivifiantes un remède à l'anémie fruit de ses rudes travaux, de ses plus rudes épreuves. Ranimé un instant, il ne semble en avoir rapporté quelques forces que pour pouvoir marcher plus vite à la rencontre du coup fatal. Car ces eaux où il se rend en malade, il s'y comporte en médecin. Il y allait oublier ses fatigues; et il en rapporte un long mémoire pour prouver qu'elles agissent surtout par le repos qu'on s'y donne. — « J'ai écrit ce travail pour la Société de médecine ! » telle était sa seule réponse à nos reproches. Mais ce tribut même, il ne le put payer en entier. La lecture commencée fut suspendue. « Ce n'est qu'un retard, sans doute ! » répétions-nous avec lui. On attendait; on dut attendre encore...

Hélas ! celui que nous aimions tant à écouter, nous l'avions entendu pour la dernière fois. Plus d'espoir, maintenant ! La congestion mortelle, si souvent détournée, se concentre et se fixe. Le danger connu, un frisson, court dans tout le monde d'amis que Potton s'était conquis par son caractère et par ses services. Malades, obligés, parents, confrères, sœurs et frères de l'hospice, on accourt, on s'empresse, on s'offre; on veut le voir, l'entendre, on voudrait surtout le servir. Plus dévouée que tous, plus ardente que jamais, la science commence à sentir son désavantage dans la lutte; car la résistance a faibli en même temps que l'attaque prend plus de force. Avant tout autre, le pauvre blessé l'a compris. Tendant à celui qui voudrait encore espérer, encore combattre, tendant sa main

déjà refroidie : « Ami ! dit-il d'une voix mourante, ami, vous avez bien fait tout ce que vous avez pu ; mais vous ne pouvez pas me pousser plus loin !... » Quelques heures encore, et, sous la garde de la religion, qu'il appela sans effroi, sans contrainte, au sein de l'étreinte suprême où chacun laisse un lambeau de son cœur, il s'éteint dans l'inaltérable sérénité du travailleur enfin relevé de sa tâche, du philosophe en même temps délivré de la souffrance et de la vie.

Ce caractère si bien trempé par la douleur pour le sacrifice n'aura pas été inutilement remis sous les yeux de la génération présente. Plus que jamais, parmi les défaillances et les relâchements de toute sorte, au lendemain de l'effondrement de nos vertus, à la veille peut-être du triomphe de nos vices, il est salulaire autant que consolant de prouver par un exemple vivant que le devoir n'est pas un fardeau disproportionné à nos forces ; que plus la charge est complète, mieux elle s'équilibre sur les épaules ; que parmi nous, enfin, on en a vus la porter entière, soixante ans durant, le sourire aux lèvres.

Pourtant dans cet enseignement si riche en sages préceptes, il en est un que je dois, aujourd'hui, laisser stérile. Lorsque l'une de nos illustrations vient à s'éteindre, il est dans les attributions du secrétaire général, vous le savez, Messieurs, de retracer ses titres dans un Éloge, lu devant la Compagnie, à moins qu'un de vous ne fasse valoir à cette délégation les droits d'une affection plus intime. Vous le savez aussi : celui qu'on pressait, que je pressais le plus souvent de me suppléer dans cette partie de mes fonctions était Potton. Jamais il ne résista à ces instances. Mais un conflit, cependant, nous divisait parfois au moment du partage. « Vous prenez les bons, l'entends-je encore me dire, vous prenez toujours les bons morts, et ne me laissez que... les autres. » Par le fait, il les justifiait si bien, ces autres ; il colorait si ingénieusement

leurs faiblesses ; il détournait d'une façon à la fois si naturelle et si victorieuse les traits dont la médisance les poursuivait, que ses succès étaient la seule réponse à faire à ses réclamations, dont parmi nous, d'ailleurs, on ne tint jamais plus de compte qu'elles ne le méritaient.

En te disant ici l'adieu suprême que tant de cœurs répètent avec moi, laisse-nous, cher ami, consacrer par cette figure de ton choix notre dernier hommage. Oui ! tu es l'un de nos *bons morts* ! Tes légers écarts, tes entraînements à toi seul préjudiciables, les ai-je omis ? les ai-je palliés ?... En était-il besoin, d'ailleurs ? Qui s'étonnerait de trouver quelques parasites luxuriants dans une moisson aussi pleine ? Famille, cité natale, patrie, lettres, science, humanité, tout ce qui a notre amour et nos respects tu l'as cultivé, servi, honoré. En rendant manifeste à tous ce que le dévouement donne de jouissances vraies, ce que l'étude donne d'ascendant moral, tu as élevé le médecin devant sa propre conscience comme devant l'estime du monde. Ton plus bel éloge est dans ces bienfaits qui vont te survivre. Ton exemple sera à jamais béni parmi nous, parce que, à ceux qui le suivront, il promet deux biens intimes plus précieux que la célébrité, que la fortune, la satisfaction d'être recherché, avec le bonheur d'être utile.



